

Rencontre... / Louis Walter de Dannemarie

# Une vie qui ne manque pas de pigments

A quelques esquisses de ses 85 ans, l'on pourrait croire que la toile de Louis Walter de Dannemarie est saturée, que les couleurs ornant ses palettes n'ont plus ni la vivacité ni l'épaisseur d'autrefois. Il n'en est strictement rien. C'est même tout le contraire chez ce peintre qui, à la veille d'une nouvelle exposition, « Cheminements... » à Dannemarie, conserve son espiègle regard et surtout une soif inextinguible pour l'art.

■ Lorsqu'il promène sa grande silhouette élégante, le plancher chante l'histoire d'une vieille maison alsacienne veillant au coin des rues de Delle et de Bâle. Des coins, il y en a plein cette maison. Et des recoins aussi. Au gré de couloirs et de pièces dont les murs sont chacun une cascade de couleurs déferlant des toiles, débordant des cadres pour jaillir dans le regard. Des cadres... il faudrait pas loin d'une forêt pour encadrer l'œuvre de Louis Walter. Et encore, il n'est pas certain qu'elle y tienne.

## Le gamin se rêve prof de dessin

Lorsque la question lui est posée du nombre de tableaux qu'il a pu faire, il ne sait sincèrement pas répondre. Lucie, son épouse, et Dominique, son fils, osent un « 2500? », sans en être sûrs. Peu importe. Car l'une des grandes forces de Louis Walter est qu'il ne produit pas. Il peint, il dessine. Depuis toujours. Depuis sa plus tendre enfance. Alors, entre les gouaches, les huiles, les pastels, les aquarelles, les crayons, les encres... il est tout simplement superflu de vouloir tenir le moindre compte de plus de 75 ans d'un travail qui ne savait même qu'il en était un au commencement.

Quant à savoir pourquoi, il a sa petite idée : c'est à cause de M. Bornèque, Victor de son prénom. Son grand-père, ébéniste qui lui apprit et lui montra dans le murmure de son atelier l'amour des belles choses. Profitant de l'hiver, Victor dessinait beaucoup pour préparer les marqueteries que son activité lui laissait parfois le loisir de réaliser. Il avait un « côté artiste », se souvient Louis. Et ce côté fit donc partie de son héritage lorsque, gamin, il chipait pour y dessiner ou peindre les plaques de cartons protégeant les grands rouleaux de tissus que son papa vendait ou utilisait pour la confection de vêtements, dans sa boutique située rue de Delle. Pas loin d'ici, un peu plus bas. Une petite boutique florissante où l'avenir semblait tout tracé, comme les sillons de la charrette à bras que son père, Léon tirait jusqu'à Seppois une fois par semaine pour y vendre ses marchandises. Il était connu, « Walter Léo » le colporteur.

Mais Louis, lui, se rêve déjà professeur de dessin. « Je n'étais pas intéressé par le commerce », dit-il en souriant. L'histoire en décidera autrement. A commencer par la grande, celle dont le H majuscule vint agiter le spectre d'une guerre terrifiante. Sentant l'odeur de poudre et de mort dans ce brasier qui gonflait outre-Rhin, Léon laisse son commerce en location pour aller mettre sa famille à



Louis Walter. (Photo DNA - N. L.)

l'abri en Franche-Comté dès 1937. Direction Novillars où les Walter (Léon et Elise eurent cinq enfants en tout, dont un frère de Louis décédé en bas âge) s'installent dans une ferme. Soit, les travaux n'y manquent pas et Louis devient « peintre-paysan ». Peintre d'abord car dans cet exil, tout est réuni pour le conforter dans son choix. Déjà lorsqu'un jour de ses 14 ans, il découvre à Montbéliard une nature morte grand format de Pierre Jouffroy.

## Les crayons de l'aviateur

Le « choc émotionnel » est puissant chez l'adolescent qui trouve dans sa scolarité, à Belfort, une lumière encore plus intense auprès de Léon Delarbre. Le double maître : professeur de dessin du collégien, mentor du jeune artiste. Là encore, l'histoire s'en mêlera lorsque Léon Delarbre, résistant, sera déporté en janvier 1944. Il reviendra pourtant de l'enfer d'Auschwitz, de Buchenwald et de Bergen-Belsen libéré. Avec des croquis des camps pour mieux conjurer l'horreur. Et son amour de l'art malgré tout. Nommé conservateur du musée de Belfort, Léon Delarbre deviendra aussi l'ami de Louis et le professeur de dessin de Dominique.

Entre temps, en novembre 1944, Louis a profité de la libération de Novillars pour s'engager avec la fougue de ses 19 ans dans l'Armée de l'air. Il rejoint les aviateurs dans une base en Algérie où, lorsqu'il ne porte pas les armes, il prend des crayons de cire pour croquer le désert et les ruelles des bleds. Libéré de ses obligations, militaires cette fois, Louis hésite sur le chemin à prendre... Ce sera finalement le plus rapide quand son grand frère, en l'invitant à prendre celui du commerce par la reprise de

la boutique paternelle, lui dira qu'il pourra avoir sa voiture. Et c'est le cas, dans le Dannemarie de 1948 où seule une trentaine de véhicules circule et où Louis fait tourner son affaire. Avec une assiduité qui l'oblige cependant à garder les pinceaux rangés. Fort heureusement, d'autres desseins attendaient de pimenter la vie de ce grand blond aux yeux bleus, lorsque son meilleur ami, dannemarien lui aussi, fera la connaissance d'une « petite parisienne » d'origine corse, qui par chance, avait une

## L'atelier et sa lumière de l'ouest

Une certaine Lucie que Louis rencontrera dans la capitale le jour du mariage de son copain ! Cultivée, suivant des études de droit, la jolie Lucie n'est pas insensible au charme de ce grand Sundgauvien et de son petit air d'un Charlton Heston alors en pleine ascension. Mais c'est en apprenant, au fil des lettres échangées, que le jeune patron est avant tout un peintre au plus profond de son être que la demoiselle corse-parisienne se laisse séduire. Au point de le rejoindre dans son Dannemarie natal, le récit se prolongeant par un mariage et trois enfants, Dominique donc, Elisabeth et Danièle ainsi que par cinq petits-enfants parmi lesquels Olivier Arnold, jeune réalisateur de court-métrage bien connu dans le Sundgau ! Mais ceci est une autre histoire...

Celle de Louis se poursuit loin des toiles au début des années 1950. Si l'on peut se demander comment il a fait pour rester aussi longtemps sans pinceaux, l'on sait en revanche quand il les a retrouvés. « C'était juste après la naissance d'Elisabeth, lors d'un voyage en Corse, en

1956. » Le geste revient instantanément. Le plaisir et le besoin aussi. Louis ne lâchera plus ses pinceaux, fréquentant Léon Delarbre tout en travaillant inlassablement. De fait, il se glisse bien volontiers dans le rôle d'« époux d'une commerçante très connue » dont il assure la comptabilité du magasin de vêtements tout en se réfugiant dans son atelier. Son autre rien qu'à lui, baigné d'une douce lumière de l'ouest filtrant par deux fenêtres toute simples entourées de croquis, dessins, esquisses tandis que les rares places sur les murs portent quelques reproductions de masques vénitiens.

## La quête perpétuelle

Louis Walter est guidé par le désir de se renouveler, de ne pas peindre comme d'autres font des photocopies. Il est comme ça, infatigable. Incroyable même lorsqu'il se précipite pour montrer son album de travail en cours. Et c'est là sans doute que cet éternel jeune homme étonne le plus, par ses abécédaires où il ne se fixe aucune limite, cherchant, peignant, esquissant, dessinant, collant, écrivant avec une imagination sans brides et des jeux de mots dès que l'occasion se présente. Il s'y teste, s'y essaye, s'y prolonge, touche à tout et quête l'idée, le projet. Ou simplement exprime cette créativité bouillonnante en lui, dévoilant ce que l'artiste a encore dans le cœur et l'esprit, cette soif d'apprendre, de s'améliorer, en un mot de découvrir. Une impérieuse nécessité de griffonner et de projeter qui couvre quelques-uns des documents reçus lors des séances de ce conseil municipal de Dannemarie où Louis siègera de 1959 à 1983, effectuant notamment trois mandats d'ad-

joint en plus de siéger au conseil de l'hôpital de Dannemarie durant 26 ans.

S'il reconnaît ne plus avoir l'ouïe d'autrefois, Louis a le regard toujours aussi précis, ses yeux étincelant dans un visage irisé de sourires. Ce regard, l'admirateur de Cézanne qu'il est l'a d'abord porté sur des natures mortes. Il s'en inspira longtemps, développant son style, ses couleurs, ses lumières, fixant ces détails dont il avait le souci.

## Une peinture qui rajeunit

Plus tard, sans jamais courir ni les prix ni les salons bien qu'il en présida l'un ou l'autre, Louis est allé vers les paysages, trimballant son chevalet ici et là jusqu'à trouver l'endroit qui s'imposait à lui. Certes, il ne court plus forcément la campagne avec son matériel par tous les temps. Mais son imagination et sa mémoire sont de précieux alliés qui guident quotidiennement son travail. Quitte à peindre avec des mouchoirs quand il n'a pas de pinceau.

Peindre l'amour de la vie, en transfigurant la réalité. « L'expression de mes sentiments, de mes impressions... c'est une interprétation personnelle », explique-t-il en confiant avoir toujours préféré « ce qui est bancal à ce qui est droit ». Non, il n'est pas un peintre révolutionnaire. Il n'en a pas la prétention. Ce qui l'intéresse, c'est d'embrasser le monde, de l'absorber en jouant des reliefs, des couleurs et des profondeurs, qui se propagent en des reflets de Corse, de Sundgau, de Provence, de Bretagne, Camargue, Amsterdam ou encore Venise avec une délicatesse franche. Car la « patte » de Louis Walter n'est ni naïve ni vaporeuse. Elle est distincte et rigoureuse. Une « peinture virile » avait dit un jour à son propos l'écrivain René Nicolas Ehni. Virile, mais tendre comme les 50 toiles présentées au sein de *Cheminements...* le certifient une fois encore. Une exposition de plus, naturelle car ponctuant une étape de travail. Mais « ce n'est en rien une rétrospective ! », prévient Louis. Qui a bien l'intention de poursuivre sa quête de l'épure et de l'essentiel en faisant preuve d'une gaieté et d'une vivacité de plus en plus nette.

« J'ai l'impression que plus je prends de l'âge et plus ma peinture rajeunit. » L'on peut être sûr que Louis n'a pas fini de donner le meilleur de lui.

Nicolas Lehr

► Exposition du dimanche 7 mars (vernissage à partir de 14h) au vendredi 30 avril, du mardi au vendredi de 14h à 18h30, samedi de 9h à 12h et de 14h à 17h, à l'atelier d'art Demontrond, 34 rue de Delle à Dannemarie. © 03 89 25 00 30, www.demontrond-art.com.